

Du regard cyclopéen de Michel Tyszblat ou Polyphème et Galatée réconciliés, par José Pierre, préface à l'exposition Galerie de Seine, 1971.

N'est-ce pas avec une conscience coupable qu'on se surprend aujourd'hui à rappeler cette vérité première que les artistes, et les artistes seuls, sont les maîtres des formes ? Alors que les divers terrorismes esthétiques ou idéologiques (c'est tout un) s'accordent dans une identique incitation à l'humilité des pires désistements (au mieux, à l'artiste, on laisse le choix entre la potence, la chaise électrique et la balle dans la nuque : je veux dire entre l'art conceptuel, l'art technologique et le salon de la Jeune Peinture), je me persuade cependant, au vu et au su des fanfares vestimentaires dont s'emplit à ce printemps 1971 le quartier Saint-Germain-des-Prés, de ceci : la jeunesse n'a découvert enfin que s'habiller n'avait de sens en marge de toute mode selon son bon plaisir que grâce à la magnifique incohérence de la peinture moderne depuis un siècle inaugurée...

Ce préambule de saison pour en venir à parler des récents tableaux (eh oui, vous avez bien lu : tableaux ; ce sont choses rectangulaires, de toile, plus ou moins encadrées, que revêt un enduit différemment nuancé appelé peinture) de Michel Tyszblat. Michel Tyszblat fut en premier lieu un peintre de l'effusion lyrique se cherchant dans la nervosité jaculatoire de la griffure et de la tache.

Puis, comme s'il avait entrepris de suivre la piste indiquée par le Miró des intérieurs hollandais ou de découvrir ce qui aurait pu se passer après la dernière toile de Kandinsky, l'élan tempéré, il se lança quelque temps sur le manège de chevaux de bois d'une fête éblouissante de couleurs. Mais en dépit de l'allure incisive dont les taches maintenant se découpaient à la surface de la toile, c'était encore là aux yeux du peintre laisser la part trop belle à l'émotivité et à ce qu'il nomme le hasard...

Sans doute pensait-il qu'il se donnait un peu trop de plaisir alors qu'il souhaitait par-dessus tout s'atteindre ? Car le narcissisme est un miroir de beurre, qui fond au soleil des regards d'autrui... Toujours est-il que ces formes si libres et si colorées en sont venues depuis trois ans à s'investir dans l'univers familier des objets quotidiens. Capitulation ? Que non pas ! Désir plutôt d'éluder les trop faciles alibis de la subjectivité toujours prête à se faire un voile de gaze parfaitement seyant des équivoques et des indécisions. Et que tienne l'incontestable vedette, dans cette conversion à l'objectivité, le véhicule privilégié des mass media, à savoir le récepteur de télévision, pourrait trahir le dessein d'être entendu du grand nombre, ainsi qu'il advient de tant d'artistes contemporains brusquement touchés de la baguette démagogique de la fée Carabosse. Mais non, vous n'y êtes pas : avec Michel Tyszblat c'est affaire sérieuse, c'est affaire entre lui et lui...

Pour lui, le gros œil rond de télévision, c'est évidemment celui de notre indécente curiosité braqué comme en permanence à travers on ne sait quel trou de serrure sur l'obscénité contemporaine mais, tout autant, celui de nos contemporains braqué lui aussi en permanence sur notre intime obscénité. Mais ce gros œil rond, la plupart du temps, chez Michel Tyszblat (à moins qu'il ne se fasse corne-cornée d'abondance), se fait aveugle, œil blanc, œil mort, comme pour faire entendre que les images du dedans ont tout autant leur mot à dire que les images du dehors. Non pas refus d'accomplir sa fonction communicante mais grève perlée, ou plutôt nacrée (« Il est plutôt du parti de la nacre que de celui du

charbon, » écrivait jadis Armand Lanoux), afin que nous devinions toute la gravité de cette relation entre les images obligatoires et les images libératoires...

On ne s'étonnera donc pas que, dans ces conditions, pas plus le récepteur de télévision que les objets de l'environnement quotidien qui l'accompagnent ne se trouvent froidement décrits comme dans les catalogues du Salon des Arts Ménagers ou selon le vocabulaire Pop de stricte obédience. En cela, si l'on peut se permettre deux points de comparaison qui n'ont valeur que d'indices, Michel Tyszblat est beaucoup plus proche par exemple de Klapheck que de Klasen. Car le mouvement qui l'a porté d'une subjectivité trop lâche vers les objets s'est accompli au prix d'un mouvement réciproque qui imprégnait ces objets de subjectivité. Dans la situation de ready-made généralisé à laquelle semble se réduire par moments l'avant-garde actuelle, on conviendra que pareille attitude est pour le moins originale. Et les sociologues eux-mêmes, qui ont considéré dans le récepteur de télévision l'instrument de la passivité par excellence, devraient montrer quelque surprise à le voir devenir partie intégrante de l'imaginaire...

L'une des belles histoires de la mythologie gréco-latine contient les amours malheureuses du Cyclope Polyphème et de la Néréide Galatée. Le Cyclope, sur sa montagne, était désespérément amoureux de la jolie Néréide, qui vivait dans une grotte tout au fond de la mer. C'était l'impossible dialogue entre la subjectivité profonde (Galatée) et l'œil de l'objectivité (Polyphème). Or, voici que par la grâce de Michel Tyszblat, il semble bien que le dialogue puisse enfin s'établir, il semble bien que Galatée et Polyphème soient enfin réconciliés.